

UNE AVENTURE  
DE  
BLATTE ET MARINIÈRE

*L'AFFAIRE  
DU  
PONT COUPE*

Les choses ne se présentaient pas simplement. Des traces de boue délimitaient les pas qui menaient jusqu'au corps momifié, illuminé sporadiquement par le gyrophare de l'ambulance. La même boue que celle que nous allions retrouver sur la veste et dans la bouche du quinquagénaire sportif qui gisait à mes pieds. Les pas menaient bien au cadavre nu-pieds mais n'en repartaient pas. Il ou elle s'était envolé.

La scène se passe au bout d'un pont en construction. Un homme est mort et les gyrophares multicolores éclairent les lieux de sa momification. Le fleuve s'écoule calmement, rythmant les gestes lents des uniformes. La boue mène à la victime mais rien ne s'en échappe, ni pieds, même déchaussés, ni trace de pneu, ni trace de pluie. L'assassin s'est envolé. Les choses ne se présentent pas facilement même si nous trouverons la zone du meurtre, l'arme du crime embourbée en son centre et la marque des chaussures correspondant aux traces: des mocassins, taille 44; mais un assassin qui s'envole et de la boue par temps de sécheresse... l'affaire ne s'annonce pas simple. Cela n'attaque pas l'optimisme de ma collaboratrice: nous avons la boue, nous avons des traces.

Les choses se sont passées dans un lieu abandonné, un vieux décor de cinéma: un cirque. Devant la moitié de chapiteau se trouve le squelette d'une caravane, à côté se trouvait l'arme du crime. Un air d'innocence se détache de cet instrument de mort, il semble lui-même victime avec ses taches de salive et de sang. Il ou elle a laissé ce serpent en peluche verte dans la gorge du macchabée. La chaire rougie des poignets correspond aux cicatrices laissées dans la rouille par le fil de fer. L'homme était attaché à l'intérieur de la caravane, du moins ses restes. Ma collègue collait nez et bouche à la boue et à la rouille, bénissant ces éléments où les empreintes étaient si visibles. Décidément l'on posséderait rapidement les clefs pour éclaircir le mystère du pont coupé.

L'entrée d'un chapiteau évoque la piste de sable envahie par les lions et les éléphants; les chevaux portent les jeunes filles et les jeunes filles s'accrochent au ciel; les enfants et leurs pères, peut-être un homme d'une cinquantaine d'années, rient ou crient devant les masques grimaçant des clowns. La musique cuivrée mène la danse.

A l'intérieur du chapiteau, la salle, longue de 7 à 8 mètres, large de 5, s'arrête devant les ondulations métalliques du hangar qui l'entoure. Des câbles gisent ça et là, lovés ou dépliés, groupés ou solitaires.

Ces hangars, eux aussi, avaient connu le va et vient des dockers dans leurs estomacs brûlants. De la vie de ces hangars découlait celle de tous ceux qui contribuaient aux mouvements de ce port. Jusqu'à ce que la rivière s'assèche. Jusqu'à ce que les bateaux disparaissent. Le monde ne s'intéressait plus à ces immenses toiles de tôle. Devenus marginaux, ils se détériorèrent et perdirent la considération de tous. Certains d'entre eux furent rachetés pour une bouchée de pain par des entrepreneurs culturels. Des studios tournèrent de nombreux films, rarement connus, dans certains de ces lieux vides et modulables de mille manières à peu de

frais. La décadence de ces géants de fer, qui veillèrent durant des décennies sur la prospérité de la ville portuaire, démantela leur unité. Les uns se voyaient colonisés par ceux qui, comme eux, erraient à la marge de la vie urbaine; les autres, victimes d'invasions régulières de différentes équipes de cinéma. Tous se dégradèrent sous l'indifférence de ceux qu'ils abritaient.

Le propriétaire du matériel, un jeune producteur d'une trentaine d'années, gagnait principalement sa vie grâce à des films érotiques "amateurs". Lui seul et ses collaborateurs parlaient d'érotisme, les autres utilisaient les termes voyeuristes et pornographiques pour définir ses oeuvres. Je ne me faisais pas encore d'opinion. Marinière était enthousiaste et ne cachait pas sa sympathie pour le jeune homme. Il voulait réaliser un film sur l'enfance, son enfance et son amour pour le cirque, les contorsionnistes surtout. Ses coproducteurs l'avaient lâché, une histoire de manque de temps et d'argent; lui pensait qu'ils avaient découvert sa source de financement, le milieu du cinéma était, malgré tout, très conservateur. Il espérait récupérer son matériel d'ici peu, il aimait bien cette caravane. Il s'étonna et se désola du champ de ruines qu'était devenu son décor vieillit trop vite. Il croyait pourtant avoir coupé l'eau, se l'être fait couper du moins, les factures s'accumulaient dans son bureau. Ma complice décréta que ce n'était pas lui l'assassin et s'empourpra légèrement en assurant qu'il nous serait sûrement utile, qu'il ferait tout pour nous aider, elle s'en assurerait. Je croyais que les choses mettraient du temps à se démêler. Il disait ne pas connaître la victime, il ne mentait pas.

Nous devions tourner autour des huit heures, nos cafés tournaient entre nos doigts en attendant l'embauche. Une longue journée grise et monotone, entrecoupée de pseudo-interrogatoires qui ne serviraient qu'à compliquer les choses un peu plus, se profilait à l'horizon. Le soleil annonçait à mon bras droit des éclaircies dans notre affaire. Peu lui importait que le soleil brille de mille feux depuis plus de neuf mois. Nous avions eu confirmation de la coupure d'eau dans le hangar, éliminant ainsi l'hypothèse de l'inondation intempestive. Les pompiers n'étaient pas non plus intervenus. Et pourtant il y avait la boue, le bon sens déduisait l'eau.

La jeune fille qui partageait ma vie professionnelle depuis près de sept ans se leva sans raison et remonta la rue. Je la suivis des yeux jusqu'à son entrée dans la fontaine asséchée avant de me lever précipitamment pour la rejoindre. La fontaine jaillit à l'approche de la jeune inspectrice. Une multitude de silhouettes, brouillées par les gouttelettes, se mirent à lui parler: le mystère se cachait à l'intérieur, sur l'autre partie du pont; la pluie n'avait jamais disparue. Elle s'imprégna de ces murmures répétitifs plus qu'elle ne les entendit. Elle m'expliquera plus tard que ces propos l'avaient rafraîchie. La sueur humidifiait ses vêtements, sa peau et ses cheveux. Les passants avaient cessé de regarder une jeune fille qui semblait danser sous les jets absents de la fontaine. Une longue et moite journée s'annonçait. Une journée à rendre fou dirent les gens.

Nous nous rendîmes, ma camarade, le producteur et moi, dans le vieux hangar transformé en studio le temps de songer à un rêve. Ma collègue était moins agitée qu'à l'accoutumée. Elle observait tendrement le

projet d'enfance quittait les yeux de son nouveau protégé. Son alibi était béton: à l'heure présumée du crime, notre capteur d'érotisme (considéré comme pornographe par la communauté) réalisait une oeuvre. J'ai toujours cru une femme qui me parlait de ses prouesses sexuelles aussi précisément qu'un démineur, d'autant plus quand elle est deux, marié et devant une caméra. Et mes soupçons, jusqu'à leurs ombres, vexaient ma compagne de galère.

Une fois ses yeux vidés de tout espoir, un sourire apparut sur le visage du propriétaire, il entreprit de nous l'expliquer. Le regard et l'esprit de l'adulte se tournent plus facilement vers son passé, vers les jours où, croit-il, la contrainte était absente, où le désir guidait sa route. Temps béni où tous les choix étaient permis. Je ne cachais pas mes doutes sur ce point mais l'opinion commune submergeait, effaçait celle de Blatte. Bon, le même, lui, regarde et ne pense qu'au futur qui lui permettra, croit-il, sa condition d'Homme étant achevée, de mener son existence loin de la répression de ceux et celles qui sont plus achevés que lui. Temps béni où toutes les décisions lui seront permises. C'est pourquoi l'enfant voit dans un boulon rouillé un vaisseau spatial en devenir tandis que l'adulte y voit la dégénérescence d'une voiture, voir d'une bicyclette. Ainsi, conclu le producteur, la détérioration du matériel, a priori catastrophique, n'indiquait pas la fin d'un rêve mais le début d'une aventure. Si il n'était plus possible désormais de faire un film sur l'enfance, il pouvait encore en faire un avec les yeux de l'enfance. L'on pourrait faire jaillir de ces ruines un monde de sexualité libérée et haute en couleur: la transcendance de la périssabilité des corps, la réhabilitation d'un cirque véhiculerait les retrouvailles d'une sexualité détruite par le fleuve imperceptible du Temps. Je saluais la force de recomposition de cet enquêteur intérimaire, Dark Morcel (Je ne connaîtrai jamais sa vraie identité, Marinière non plus, ou elle me la cacha, ou elle savait que Dark Morcel était sa seule vraie identité, le reste n'étant que fantasme parental civilisé)

La boule de boue me frappa la nuque, je vociférai donc en lui demandant si elle devenait conne. Elle rit en me traitant d'imbécile, son rire me traitait d'imbécile. Je compris que j'étais un imbécile maculé de boue météorologiquement improbable. L'eau n'était toujours pas entrée dans le hangar, le sol aurait dû être sec. Les choses se simplifiaient. Dark ne se préoccupait pas de cela et peignait à coup de boue colorée « l'origine du monde s'ouvre au monde ». N'ayant jamais embrassé de lèvres aussi grandes, ma camarade se précipita sur le croquis pour y poser sa bouche en son centre. La chaleur qui se dégageait de ce morceau de tôle présumé glacial l'intrigua. Elle y mit les doigts qui y disparurent. Cachés, à vue, cachés, à vue, cachés, à vue : elle entra dans la vulve. Nous la suivirent.

Nous ressortîmes par la vulve, du moins par ce qui paraissait être le sexe par où nous étions entrés car l'univers qui l'entourait, une grande partie d'elle-même, s'était transformé. Nous n'étions pas en terrain inconnu, nous reconnaissons tout : la caravane, la moitié de cirque, les câbles abandonnés...et cependant le temps ne nous disait rien. Tout semblait refait à neuf, comme dans le souvenir de Sir Morcel (Marinière décidera de l'adouber après l'affaire pour ses talents de créateur de porte), et les cordes de pluie nous

enfermaient dans nos costumes. Nous nous précipitâmes dans la caravane, au sec, avant d'en ressortir nus et sautillant : une étrange femme aux yeux cousus nous avait fait retrouver nos esprits. *Quel drôle de réflexe que de fuir ce que l'on réclame depuis des mois.* Une fois nos corps repus d'eau fraîche, la femme sans âge nous drapa de tissus secs et soyeux. Ses qualités de pliage nous vêtirent de couleurs chaudes : des étoffes étaient nées de larges manches et d'amples jambes, laissant au corps le soin de se mouvoir selon son gré. Nous ne lui demandâmes pas son nom ni elle les nôtres. Nous oubliâmes de nous échanger les politesses d'usage.

La photo du cadavre couché au bout du pont dans la main, Marinière demanda à notre nouvelle nourrice si elle connaissait cet homme. Elle ne tourna pas son visage et continua de coudre (activité incessante depuis la disparition de nos nudités). Je me demandais si elle saurait répondre, si elle le voudrait, ce que cherchait le cinéaste dans ce profil sans ride, et toujours son âge qui pouvait bien contenir trois chiffres.

*Oui, lui aussi.* A ces mots notre peintre en porte s'écria qu'il le savait et l'étrange femme sourit de ce sourire moqueur et bienveillant dont elle nous gratifia une première fois à notre arrivée. Ce sourire dont elle ne nous privait pas restera le dernier souvenir que je garderai d'elle. Ce sourire et ses paupières éternellement fermées m'amèneront dans la mort.

-Connaissez -vous son nom ?

-*Peu importe.*

-Savez-vous qu'il est décédé ?

-*Je le sais... pieds nus. Venez avec moi.*

Elle rassura notre caravanophile en lui promettant qu'il pourrait revenir quand bon lui semblerait dans la caravane aux rouges et jaunes toujours éclatants. Ne possédait-il pas, par ailleurs, sa propre porte d'entrée ?

La vue de la rivière à quelques mètres seulement de la faille suspendue raviva les voltes aériennes d'une vie vagabonde. Je nous revoyais bondissant dans l'eau trouble, en sortant de l'école, à l'époque où le soleil dominait un été attendu. *Regardez.* Un bateau chargé de touristes ailés, tous d'anciens chrétiens qui cherchaient le pardon égyptien, passa devant nous. J'en profitais pour noter l'ingéniosité dans le design des différents fauteuils qui permettaient aux dos de se reposer sans risque de froisser les ailes. Dark s'étonna que ceux qui semblaient être des anges portassent des chaussures. *Ce ne sont pas vraiment des anges.* Ils ne vécurent pas de cérémonies chrétiennes qui les auraient préparés à leurs nouvelles vies et de toutes façons, nous avoua la couturière, seuls les morts marchent pieds nus. Marinière partit d'un rire incontrôlable et nous fîmes la ronde jusqu'à flageoler d'essoufflements.

## Epilogue 1

Le macchabée chaussait effectivement du 44. Nous ne retrouvâmes pas ses chaussures, qui avaient laissé leurs traces jusqu'aux côtés de l'ancien corps de leur propriétaire, mais sa sœur nous confirma qu'il portait ses mocassins préférés le jour de son décès. Elle appréhendait de venir voir des inspecteurs. Elle avait eu honte

d'elle et de son frère avant d'avoir honte d'être honteuse et de venir nous voir : elle ne pouvait le laisser sous la rubrique des morts inconnus, peu importait après tout ce que penseraient les autres. Elle l'aima de toute sa chair et de toute son âme pendant quarante ans. Cet amour partagé le tua. L'acte prohibé fut puni par d'anciens dockers qui, comme lui, se réunissaient et s'entraidaient depuis l'assèchement. Ils ne supportèrent pas la découverte de la relation interdite, choqués à l'idée d'avoir partagé le pain et le vin avec de tels pervers, et remirent de l'ordre au sein de la confrérie. Ils exécutèrent la sentence au sein du hangar qui les avait réunis sur le même chemin, pour le symbole. Ils ne surent jamais que c'est là, pour ses treize ans, que la victime consumma son amour pour sa sœur presque majeure. La sœur se délectait encore de cette sexualité enfantine, pleine d'innocence et d'incertitude, où le tremblement des corps reflétaient et le plaisir et la crainte de cet acte nouveau.

Je prends toujours plaisir à déambuler le long du pont coupé. La vision d'enfants plongeant pour profiter de la chaleur estivale puis celle d'un quinquagénaire ailé plongeant pour profiter d'une croyance hospitalière (et vice-versa) se superposent toujours à ma vue.

Marinière aime raconter comment une sexualité enfantine sauva un homme d'une mort solitaire. Elle pense que cette perméabilité salvatrice entre deux mondes théoriquement incompatibles a eu lieu grâce au lieu : c'est parce que c'est ici que l'amour d'enfance se sexualisa pour le cadavre incestueux, parce que c'est ici qu'un producteur de films érotiques espéra sexualiser un amour d'enfances (elle évacue d'un soupir dépit le fait que Morcel, pour une fois, ne désirât pas réaliser un film érotique), que le corps ailés put se chauffer et donc déposer le corps que nous connaissons sur le pont, suffisamment près pour s'envoler vers le bateau qui le mena dans une mythologie où la prohibition de l'inceste n'existe pas pour les Grands Hommes.

Je préfère penser qu'un homme puisse annuler les barrières qui l'empêchent de prendre sa vie en main, surtout lorsqu'il s'agit, au minimum, de la deuxième. J'hésite toujours à retourner dans le hangar où cette prouesse a eu lieu : je crains de ne pouvoir y retrouver la couturière aux yeux cousus. Déjà la dernière fois le sol était redevenu aride et le cirque vivement coloré ; j'ai peur qu'une fois la caravane neuve réapparue, les espaces réassociés avec leurs temps (ou l'inverse ?), le passage ne soit condamné par l'étanchéité retrouvée. Je n'ai pas envie de regretter un temps béni où je pouvais passer mes journées à regarder la pluie tomber depuis une joyeuse caravane où logeait ma nourrice : je me méfie de cette femme comme de l'opium.

## Epilogue 2

Le macchabée chaussait effectivement du 44. Nous ne retrouvâmes pas ses chaussures, qui avaient laissé leurs traces jusqu'aux côtés de l'ancien corps de leur propriétaire, mais sa sœur nous confirma qu'il portait ses mocassins préférés le jour de son décès. Elle appréhendait de venir voir des inspecteurs. Elle avait eu honte d'elle et de son frère avant d'avoir honte d'être honteuse et de venir nous voir : elle ne pouvait le laisser sous la rubrique des morts inconnus, peu importait après tout ce que penseraient les autres. Elle l'aima de toute sa chair et de toute son âme pendant quarante ans. Cet amour partagé le tua. L'acte prohibé fut puni par

d'anciens dockers qui, comme lui, se réunissaient et s'entre aidaient depuis l'assèchement. Ils ne supportèrent pas la découverte de la relation interdite, choqués à l'idée d'avoir partagé le pain et le vin avec de tels pervers, et remirent de l'ordre au sein de la confrérie. Ils exécutèrent la sentence au sein du hangar qui les avait réunis sur le même chemin, pour le symbole. Ils ne surent jamais que c'est là, pour ses treize ans, que la victime consumma son amour pour sa sœur presque majeure. La soeur se délectait encore de cette sexualité enfantine, pleine d'innocence et d'incertitude, où le tremblement des corps reflétaient et le plaisir et la crainte de cet acte nouveau.

Marinière et moi avons un désaccord quand à la conclusion de l'enquête. Nous étions d'accors sur les faits: le quinquagénaire avait été assassiné dans la caravane, dans le hangar. Mais il n'était pas mort. Sa partie vivante s'était emporté jusqu'au pont. De là il se momifia et pu s'envoler vers le bateau qui le mena dans une mythologie où la prohibition de l'inceste n'existe pas pour les Grands Hommes. La nourrice nous l'avez confirmé. Elle assista à ce miracle d'un homme ailé portant son propre corps comme l'on porte un nouveau-né. Nous apprîmes également que sans cette déportation notre homme était condamné à ne pas mourir, à vivre dans un temps parallèle où sa mémoire continuerait à peser, plus présente que jamais, condamné à vivre éternellement dans la douleur des souvenirs heureux de sa vie passée: jamais sa religion ne lui aurai permis de mourir dans son cadre. Mais notre désaccord portait sur la raison pour laquelle les deux mondes s'interpénétrèrent. Marinière affirmait le rôle prépondérant, bien qu'involontaire, de Dark Morcel; j'affirmait la force de caractère du macchabée. Elle défendait la conjoncture: il fut assassiné pour cause de sexualité prohibée dans l'enfance, mais par chance dans un lieu qui l'exaltait. Je défendais la structure: l'homme possédait en lui l'indépendance nécessaire pour choisir sa mort.

Peut-être nous trompons nous tout les deux, a vous de voir.